Les sagnes de Derrière-la-Côte

Immanquablement à leur propos nous reviennent en mémoire les écrits de Rose Guignard, et notamment ce beau texte extrait de Le Petit Pays, recueil de fragments écrits en 1948 :

D'un vallon à l'autre en passant par les prés.

De la Douane à la Chapelle.

C'est une chose surprenante qu'au siècle du rail et de la route, on puisse encore se rendre à destination par le plus court chemin, en suivant uniquement les pentes gazonnées. Il est vrai que ce trajet ne peut se faire qu'au premier printemps. Dès qu'avril est arrivé, il faut tout au moins suivre l'antique charrière afin de ne pas fouler l'herbe naissante. Mais en ce mois de mars, l'espace et libre devant soi, à condition d'éviter les traînées jaunes de purin fraîchement répandu et les petits tas de fumier bien alignés. Le pied se pose agréablement sur le gazon grisaille que la neige vient de quitter. On descend, on remonte, on se retourne pour regarder les maisons éparses du hameau. Là-bas, au sud-ouest, s'étend la combe des Grandes-Roches, évocatrice de souvenirs lointains, si lointains qu'ils semblent appartenir à un autre âge.

Voici le premier bouquet de sapins. Des pivettes longues, dorées, aux écailles entr'ouvertes, gisent sur le sol. Quelques-unes portent déjà l'empreinte de la dent des écureuils. Les plus belles rempliront le sac au retour.

On descend de nouveau la pente et la grande pitié de la tourbière serre le cœur. Un vaste étang noirâtre s'allonge, entouré de terre tourbeuse ; à droite, même désastre, à part quelques maigres pins épargnés.

Il y a peu d'années, une petite forêt de pins (dailles) et de bouleaux s'étendait là, entre les deux côtes boisées. Toute la flore du marais s'y épanouissait à l'aise. On y trouvait au printemps, les fleurs roses des airelles (cruilles), le rossolis, la bruyère en été. C'est là que maîtres et élèves venaient étudier et enrichir leur herbier. Les petites feuilles des bouleaux tremblaient à la brise. En août, les baies bleues des airelles s'offraient à la cueillette. Il fallait marcher prudemment sur ce terrain spongieux où le pied, croyant se poser sur les mousses, rencontrait l'eau du marécage. Il y avait la poix de daille, parfumée, au goût très prononcé et qui collait aux doigts.

La guerre étant venue, des équipes de tourbistes ont fait table rase de cette nature encore vierge dont l'aspect reste intact dans les souvenirs de l'enfance.

Mais voici le mur de pierres sèches et la côte qui est restée semblable à elle-même. A cette saison, elle est pleine de chants d'oiseaux. La grive musicienne y fait entendre sa voix riche et sonore. Fauvettes, pinsons, mésanges l'animent de leurs refrains répétés. Le pic martèle l'écorce. Son cri nous rappelle qu'il est au travail contre l'armée grandissante des bostryches.

Ce bois est plein de petits chemins qui serpentent sous les arbres et aboutissent à cette gracieuse clairière d'où, un certain dimanche de l'année, des cantiques s'élèvent pour célébrer la nature et le Créateur.

Un passoir franchi, et c'est la prairie coupée par un petit sentier. Le large vallon se découvre d'un bout à l'autre, du Pont à la frontière française, avec son beau lac scintillant, sa rivière paresseuse aux nombreux méandres et ses villages et hameaux florissants qui ont lentement pris la place des noires joux.

Là-bas, à droite, une large tache blanche et mauve dévoile la splendeur d'un champ de crocus.

Voici la maison pieuse, grave, austère et familière, riche des images de tout un passé que le centenaire vient de réveiller et que je porte en moi profondément gravé. C'est un film qui se déroule.

Je n'allais pas à l'école du dimanche de la Chapelle. Mais, un soir de Noël, où bien petite encore, assise à côté de maman, je contemplais l'arbre illuminé, une monitrice, Mlle Eugénie, vint me prendre par la main et me conduisit tout là-bas, dans le royaume des enfants. Je restai immobile et droite à côté d'elle, les mains jointes pendant la dernière prière, après laquelle elle me donna tout ce que les enfants avaient reçu avant moi. J'étais stupéfaite, émue, éblouie de ce don généreux, à moi qui n'étais pas de cette école du dimanche !! Ainsi Dieu ne s'inquiète pas de nos petits calculs ; il donne.

Samuel s'est lui aussi penché sur l'endroit :

Au-dessous de Derrière-la-Côte, il y a des tourbières, des sagnes, comme on dit. Jadis un petit lac devait occuper l'endroit. Graduellement la végétation l'a comblé en donnant naissance à une couche de tourbe qui dépasse 5 m 50 d'épaisseur. On se représente difficilement le temps qu'il a fallu pour édifier une couche aussi formidable : des centaines de siècles, des milliers peut-être. Et, involontairement, on se prend à penser aux transformations et aux végétations diverses qui ont dû se succéder en ces lieux et ailleurs, depuis l'instant où les glaciers des temps jadis les ont abandonnés. Dans la tourbière de Derrière-la-Côte, vous verrez abondance de bouleau nain, un petit arbrisseau aux feuilles rondes délicatement festonnées. En Europe centrale cette plante appartient exclusivement aux tourbières ; par contre elle constitue un des éléments les plus habituels de la flore arctique circumpolaire. Les botanistes lui assignent, en général, une origine nordique et admettent qu'à la faveur de l'ancienne extension des glaciers arctiques, elle a été refoulée jusque vers le centre de l'Europe. Les glaciers disparus, elle aurait trouvé un refuge dans les tourbières, dont le climat froid et humide rappelle, dans une certaine mesure, celui des régions polaires. Elle serait donc, en quelque sorte, une relique glaciaire ; mais, vu l'exploitation intensive des tourbières, ou leur transformation graduelle en prairies, elle passera, dans un avenir rapproché, au rang de relique d'herbier.

Signalons en passant qu'à la Sagne du Sentier on a découvert sous la tourbe, au niveau de la couche argileuse sous-jacente, plusieurs noisettes entières, admirablement conservées, mais fortement brunies par la fossilisation. Quant à leur âge et à leur présence en cet endroit, toutes les suppositions sont permises[1].

Samuel Aubert voyait juste, puisque, suite à l'exploitation de la tourbe en cet endroit, lors de la seconde guerre mondiale, tous les bouleaux nains ont disparu, sauf un, maigre petit buisson que personne d'autre qu'un connaisseur n'arriverait à considérer comme un arbuste d'une rareté excessive, et cela même sur le plan européen.

On peut se rendre aux sagnes de Derrière-la-Côte, zone située à proximité des anciennes cibleries, en passant par la Côte puis prenant plein nord. Une Côte dont parle aussi notre savant botaniste :

Ailleurs, au-dessus du Sentier par exemple, le plat de La Côte est en nature de pâturage boisé, de joli pâturage semé de bouquets de bois touffus, où les flâneurs, les passionnés de solitude momentanée, trouvent des retraites discrètes, des coins perdus pour s'isoler et rêver à leur aise.

C'est sur la Côte-du-Sentier, sur un emplacement disposé à cet effet que jadis la population recevait les nouvelles du dehors, transmises par le moyen de signaux à feu, échelonnés depuis Berne à travers le pays.

C'est sur la Côte que, dans les beaux jours de l'été, les mamans conduisent leurs petits pour les mettre à même de jouer, de prendre leurs ébats et des couleurs. C'est là aussi, que plus tard, devenus plus indépendants, ces mêmes petits iront, en compagnie, cueillir les premières fleurettes du printemps, les premières fraises de l'été, ou jouer à cache-cache dans les fourrés. L'âge et les lectures aidant, c'est dans ces mêmes coins, que mués en hardis explorateurs, ils se lanceront à la conquête de terres inconnues ou se livreront à ces jeux de mouvement qui font d'une partie de l'équipe des voleurs, de l'autre des gendarmes, les premiers poursuivis éperdument par les seconds, à travers les fourrés, les clairières, les rocailles jusqu'à épuisement des deux partis.

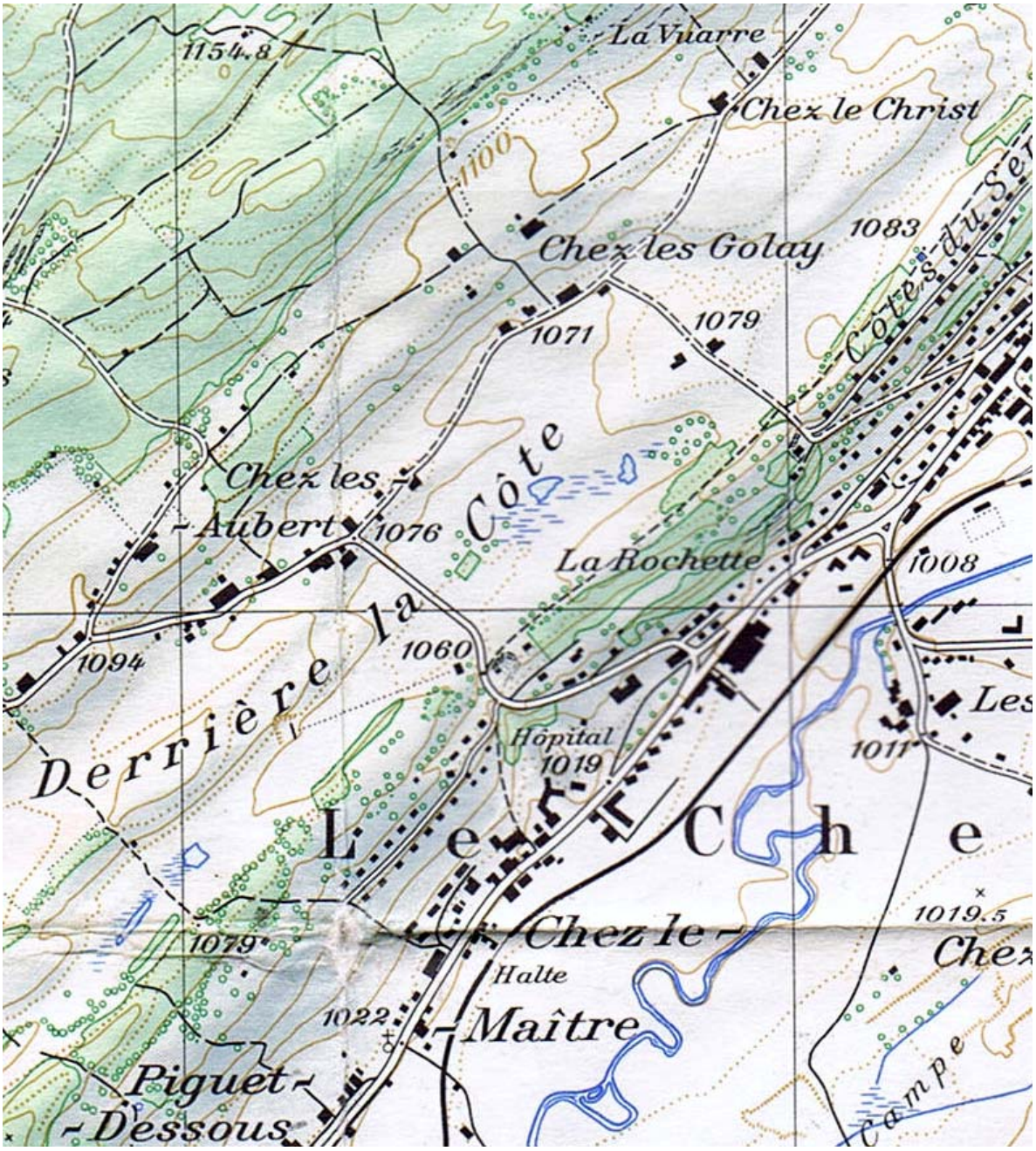
La Côte, c'est la promenade préférée de tant de gens qu'effraient les randonnées lointaines ; c'est le lieu de pique-nique de tant de familles à petits-enfants ; en un mot, c'est l'endroit affectionné des sédentaires par goût ou par nécessité.

Tant de Combiers sont par le monde dispersés par la lutte pour la vie et qui conservent de leur petit pays, un souvenir ému. Et je suppose qu'aux instants de rêve et d'abandon, aux heures mélancoliques où le « visage aimé de la patrie » prend corps devant leurs yeux, ce visage est fait d'un lac aux rives verdoyantes, d'une Dent à la silhouette abrupte, d'une Côte aux flancs tour à tour escarpés ou amènes, dominée par un Risoud noir de sapins. Qui s'est attaché à la nature

[1] La Revue. – Dimanche 1er juillet 1923

physique de son lieu natal, qui a été touché par le charme et la beauté de ses paysages, celui-là lui restera fidèle de cœur et d'esprit et quoi qu'il advienne, il ne le reniera jamais et toujours saura se souvenir[2].

Souvenirs d'une expédition botaniste à la sagne de Derrière-la-Côte du 9 juin 2012 :



Carte fédérale Le Sentier 1979. Les sagnes de Derrière-la-Côte se trouvent à proximité de Chez les-Aubert.

[2] Samuel Aubert, La Côte. Revue du dimanche du 27 décembre 1925.

Explications quant au bouleau nain – en bas à gauche – par M. Jean-Louis Moret, conservateur du Musée botanique de Lausanne.

Le même nous parle du bouleau hybride, une autre espèce d'une rareté rarissime !

De La Côte, on peut admirer l'Orbe dans toute la splendeur de ses innombrables méandres.

Visite de la sagne de Derrière-la-Côte du 22 juin 2014

La sagne de Derrière-la-Côte est tout au bout de cet énorme triquet de campagne, un champ si vaste que vous pouvez passer votre matinée à le faucher !

Retrouvant La Côte, à main gauche du territoire agricole de Derrière-la-Côte, on franchit les traditionnels clédars. Le jeune bétail, à proximité, broute une herbe devenue bien rare en ce chaud mois de juin.

L’Orbe, au fond de la Vallée, en ses courbes voluptueuses.

Les sagnes sont là, à votre droite.

Un paysage toujours émouvant et mélancolique.

L’homme a du apporter son aide à un biotope envahi par les sapins.

Quelques restants d’eau au fond des dépressions creusées lors de l’exploitation.

Un sous-bois extraordinaire…

où nous retrouvons presque par hasard notre cher bouleau hybride.

Le retour se fera par les champs. Le temps est à l'orage, mais, hormis quelques gouttes, rien ne viendra, un front pluvieux se déplaçant seulement sur le versant oriental de la Vallée.